



# LES OISEAUX

PAR DICK TOMASOVIC

## MIROIR AUX ALOUETTES

↑  
Melanie (Tippi Hedren) assaillie par les goélands et corbeaux lors du final des *Oiseaux* (1963) d'Alfred Hitchcock.

Les oiseaux sont au premier plan dans le célèbre thriller fantastique d'Alfred Hitchcock de 1963. Et pourtant, telle la lettre volée d'Edgar Allan Poe, leur mise en évidence les a peut-être gardés hors de notre vue pour mieux nous les révéler.

**SI LA FILMOGRAPHIE** d'Alfred Hitchcock est sans nul doute la plus commentée de toute l'histoire du cinéma, *LES OISEAUX*, qu'il réalise en 1963, tient une place toute spécifique dans l'histoire de l'analyse filmique depuis le fameux texte de Raymond Bellour<sup>1</sup>, publié en 1979, qui proposait une étude de type structuraliste de la séquence de la traversée en barque de la Bodega Bay par le personnage de Melanie Daniels (Tippi Hedren). Depuis, à peu près tout a été dit sur les forces primitives qui se déchainent sur cette paisible baie, sur les figures du jardin d'Éden perdu et des plaies de l'Apocalypse, sur les problématiques sexuelles et freudiennes qui sous-tendent le film (la frustration psychologique des personnages et le motif de la mère possessive), sur les allusions politiques et contextuelles (la métaphore oppressive et paranoïaque de la guerre froide), sur le génie de la maîtrise du suspense, sur le rapport du cinéaste au pictural et sur l'élaboration originale de la bande sonore, sur les effets spéciaux du film, la composition délicate du casting et les conditions difficiles du tournage, sur les sources d'inspiration de l'œuvre (la nouvelle de Daphné de Maurier) et sur sa postérité dans l'histoire du film d'épouvante. Cependant, assez curieusement, on a peu parlé des oiseaux.

Bien sûr, la question de l'énigme du récit, à savoir pourquoi les oiseaux attaquent subitement la population de ce petit village de pêcheurs situé non loin de San Francisco, s'est retrouvée depuis la sortie du film au centre de nombreux débats, forcément vains. Hitchcock, qui sait à quel point toute absence de justification des événements renforce l'angoisse des spectateurs, donne sous forme d'improbables boutades trois explications lors de la scène de la discussion avec la vieille dame passionnée d'ornithologie dans le restaurant du port. La première consiste à révéler, à travers le dialogue même du film, le fait divers qui lui servit d'inspiration (l'inexplicable « pluie » d'oiseaux qui vint s'abattre sur les maisons de Santa Cruz en août 1961, justifiée d'abord par un phénomène de brouillard puis, plus récemment, par l'hypothèse d'une intoxication alimentaire des volatiles). La deuxième est l'interruption caustique d'une voix venue de la cuisine du restaurant pour glisser, entre deux répliques des protagonistes sur les raisons éventuelles du courroux des oiseaux, que les assiettes

de poulet sont prêtes à être servies. Une troisième explication possible est littéralement balayée d'un geste de la main par Melanie Daniels qui gifle la mère de famille la soupçonnant d'être l'incarnation du mal, une sorte d'oiseau de mauvais augure dont la venue à Bodega Bay aurait précipité le fléau. Mais tout cela ne dit encore rien des oiseaux du film, dont Hitchcock déclarait pourtant qu'ils en sont les vraies stars.

### DRÔLES D'OISEAUX

Trois types de volatiles apparaissent dans le film : des oiseaux mécaniques (mais dont les aspects et les mouvements approximatifs rendront finalement leur présence à l'écran aussi rare que fugace), des oiseaux filmés par ailleurs ou (re)dessinés et intégrés en surimpression aux plans avec les acteurs (Hitchcock peut alors compter sur l'expertise du prodigieux animateur et technicien Ub Iwerks qui a tant travaillé pour les studios Disney) et, enfin, de véritables oiseaux présents sur le plateau (placés sous la responsabilité de Ray Berwick, un dompteur animalier attaché à la Universal qui fut parmi les premiers à utiliser la méthode du renforcement positif à partir de nourriture et de caresses). En conséquence, certaines séquences furent mises en scène non sans dommages et blessures pour les membres de l'équipe, à commencer par l'actrice Tippi Hedren qui subit un véritable calvaire, notamment lors du tournage de la scène de sa violente agression dans le grenier.

Ce triple régime de figuration révèle bien toute la difficulté à filmer les oiseaux. Il sera souvent relayé que les plans les plus difficiles à élaborer de toute la carrière d'Hitchcock se trouvent dans la dernière scène du film (Melanie blessée, Mitch, sa mère et la petite Cathy embarquent en voiture pour fuir leur domicile entouré par les oiseaux). Le dernier plan est ainsi constitué d'une complexe combinaison de fonds peints et de raccords issus d'une infinité de prises de vues. Mais à nouveau, tout cela ne dit rien des oiseaux.

1. Raymond Bellour, « Système d'un fragment » in *L'Analyse du film*, Éditions Albatros, Paris, 1979.

## À TIRE-D'AILE

Paradoxalement, revoir *LES OISEAUX* et consacrer son regard aux oiseaux, c'est d'abord remarquer à quel point ils sont proprement invisibles. Ou, pour le dire mieux, plus ils sont montrés, plus ils semblent se dérober au regard. Leur première apparition est emblématique du registre de leur représentation : Melanie vient de se faire siffler dans la rue, mais son regard est attiré par une lointaine nuée d'oiseaux dans le ciel. Cet effet de multitude et d'indistinction des formes sera la principale rhétorique visuelle des volatiles. Ils resteront un groupe incernable et indéfinissable. Ce n'est pas faute d'appeler à mieux les voir. Le film ne cesse de mettre la question du regard au centre de ses préoccupations : on ne compte plus les injonctions prononcées par les personnages pour attirer l'attention («*Look!*»), les jeux de surcadrage et le recours aux prothèses de vision (fenêtres, pare-brise, jumelles, etc.) et les dispositifs de mise en scène basés sur l'idée d'un regard contrarié (l'attaque des oiseaux lors de la partie de colin-maillard avec la petite fille aux yeux bandés, la fameuse scène de l'école avec le rassemblement des corbeaux sur le module de jeux dans le dos de Melanie, le combat expressionniste d'ombres et de lumières pour Melanie, avec sa lampe de poche, dans le grenier plongé dans l'obscurité, ou encore l'horrible découverte du corps du voisin dont les yeux ont été becquetés par les oiseaux). Faut-il rappeler que la scène la plus impressionnante du film consiste en un assaut de la maison où se sont barricadés les protagonistes et durant lequel l'attaque des oiseaux est totalement conçue en hors-champ (le bruit infernal des volatiles et la suggestion des coups de becs dans les portes et les volets suffisant à terroriser les personnages et les spectateurs) ? Ainsi, les oiseaux ne se laissent pas appréhender, pas même par le regard.

Bien sûr, les espèces restent reconnaissables (essentiellement des goélands, des corbeaux et des moineaux), mais seul compte leur effet de masse (la scène de l'invasion des moineaux par la cheminée qui saturent le plan de leur présence au point de rendre l'image illisible). Outre l'intrigant fil rouge du couple d'inséparables, seules deux séquences, qui se répondent insidieusement, permettent le détail des animaux : celle, inaugurale de la rencontre entre Melanie et Mitch dans l'animalerie alors qu'ils sont entourés d'oiseaux en cage (perruches, toucans, canaris, etc.) et la scène finale qui inverse le rapport de force (le couple s'enferme dans la voiture sous le regard conquérant des oiseaux). Deux moments où les oiseaux sont assez immobiles et filmés en plans rapprochés pour révéler leur singularité. Mais dans la dernière séquence, il ne s'agit plus de créatures purement décoratives. Les maîtres des airs revendiquent à présent le territoire terrestre. Il n'est plus possible de se leurrer : nous avons cru voir des oiseaux partout, mais pour ne les considérer nulle part. Hitchcock nous aura finalement appris à les regarder. À sa manière : d'un autre œil. ●



↑

La tension est palpable : Melanie (Tippi Hedren) attend la fin de la classe pendant que les corbeaux s'empilent derrière elle.